

Depuis le 11 septembre Peurs et angoisses existentielles

Ismaël Houdassine

Numéro 279, juillet–août 2012

Christopher Nolan

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66972ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

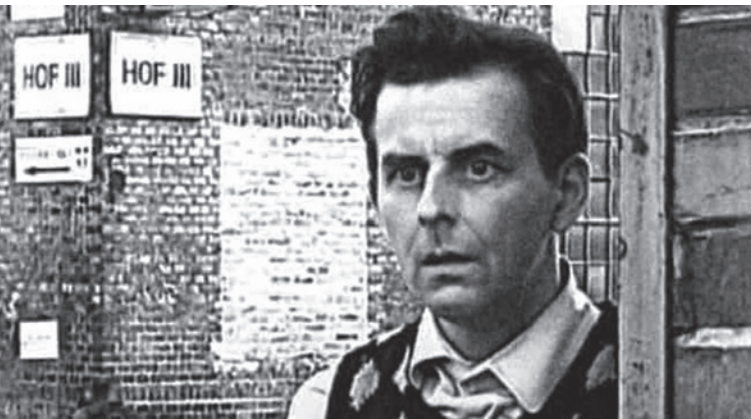
Citer cet article

Houdassine, I. (2012). Depuis le 11 septembre : peurs et angoisses existentielles. *Séquences*, (279), 38–39.

Depuis le 11 septembre Peurs et angoisses existentielles

En seulement une décennie et une poignée de films, le surdoué Christopher Nolan s'est imposé comme un cinéaste international majeur. Héritier du film noir, l'artisan américano-britannique est l'un des rares avec Alfred Hitchcock à avoir pu imposer aux studios hollywoodiens sa vision cinématographique composée de fictions à gros budgets et de scénarios pointus. Mais la signature Nolan, c'est aussi l'angoisse existentielle exprimée à travers toutes ses œuvres et amplifiée depuis par les attentats du 11 septembre 2001. Entre la crainte et la panique, retour sur les symboles de la peur qui jalonne la filmographie du réalisateur.

Ismaël Houdassine



Doodlebug | Déjà le style Nolan s'annonce



The Following | La crainte instinctive d'être suivi

Dès ses premières œuvres, Christopher Nolan montre de l'intérêt pour les situations angoissantes. À Londres où il est né, il réalise à 27 ans le remarqué court-métrage en noir et blanc de trois minutes *Doodlebug*. On y voit un jeune homme enfermé dans une petite pièce sombre et armé d'une chaussure. Il tente ainsi d'attraper sans grand succès une sorte de créature minuscule. On se rend compte que cette chose qu'il finit par tuer n'est qu'une réplique de lui-même en miniature. *Doodlebug* présente déjà le style Nolan qui film la peur en mettant sous pression son personnage. Ambiance claustrophobe, musique lancinante, esthétisme froid et monde déshumanisé, le style du réalisateur impressionne par son savoir-faire.

VERS LA QUÊTE D'UNE IMAGE

Son premier long-métrage intitulé *The Following*, lui donne l'opportunité de creuser davantage dans les inquiétudes humaines. C'est l'histoire de Bill, un écrivain qui pour trouver l'inspiration commence à suivre les gens dans la rue de la capitale anglaise. Des excentricités qui poussent un cambrioleur psychopathe à le prendre en filature afin de le persuader de rentrer par effraction chez les gens qu'il poursuit. Outre, la photo terrifiante de Jack Nicholson du film *Shining* de Stanley Kubrick accrochée sur la porte de la chambre de Bill, le film révèle la crainte instinctive d'être suivi par un inconnu. L'œuvre en noir et blanc connaîtra un succès certain dans plusieurs festivals à travers le monde. Mais plus que la maîtrise de la mise en scène et l'originalité du scénario, on applaudit l'exercice du style dont l'objectif est de mettre en avant une certaine frayeur contemporaine. La véritable peur chez Nolan n'est pas violente

ou sanglante, elle est latente et tapissée au plus profond de soi. Son rôle étant d'en extraire l'essence.

C'est d'ailleurs avec *The Following* que le cinéaste commence à se faire remarquer par les studios américains qui lui proposent alors de venir s'installer en Californie. Le réalisateur a très tôt compris la chance d'aller travailler de l'autre côté de l'Atlantique. Les moyens financiers y sont plus importants certes, mais c'est surtout le lieu le plus adéquat pour préparer son prochain projet. L'occasion est idéale. Il connaît très bien les États-Unis et il sait que ce pays est avant tout une nation de commémorations qui redoute l'oubli par-dessus tout. Depuis 1996, Christopher Nolan s'affaire avec son frère Jonathan sur un scénario très particulier qui raconte à rebours l'impossible enquête d'un individu atteint d'amnésie. En 2000, le thriller *Memento* envahit les écrans.

Ce chef-d'œuvre alterne séquences en couleurs et séquences en noir et blanc pour décrire avec ingéniosité les mésaventures d'un homme dépourvu de mémoire qui tente malgré tout de retrouver l'assassin de sa femme. Beaucoup d'interrogations, mais point de réponse au bout du parcours. Avec ce puzzle inversé, Nolan pose des questions fondamentales sur l'homme sans passé et, par conséquent, sans avenir. Comment peut-on réellement vivre sans mémoire? *Memento* est une impasse. Sous ses allures de jeu de piste, cette investigation sous forme de film policier s'avère une véritable hantise.

Avec *Insomnia*, remake d'un film norvégien, Christopher Nolan accepte de faire une œuvre de commande. Pour la première fois, il adapte un scénario qu'il n'a pas écrit. Ce qui ne l'empêche pas de continuer d'explorer ses thématiques et ses obsessions. Cette fois, les repères temporels se perdent au travers de l'insomnie vécue par un policier rongé par la culpabilité.



Memento | Un puzzle inversé



Batman Begins | Exit l'optimisme et la bravoure naïve

LA PERTE DE L'INNOGENCE

Le 11 septembre 2001, deux avions de ligne s'encastrent dans les deux tours du World Trade Center à New York. Sur les décombres des attentats, les citoyens américains savent que leur monde ne sera plus jamais comme avant. Dorénavant, le pays qui n'avait pas connu d'attaque sur son sol depuis 1941 va vivre dans une atmosphère de psychose. Christopher Nolan va alors proposer une nouvelle conception du superhéros américain. Avec *Batman Begins*, le réalisateur remodèle à sa manière la représentation du personnage de bande dessinée créé par Bob Kane en 1939. Exit l'optimisme et la bravoure naïve qui prévalaient jusqu'ici.

Le Bruce Wayne de Nolan se nourrit d'une terrible vengeance. Sombre, torturé, colérique, Batman règne sur un Gotham City (Manhattan ?) plongé dans la terreur de disparaître. Un sentiment représenté par cette rame de métro jetée par Ra's Al-Ghul en direction de la tour Wayne. Ce même Ra's Al-Ghul a l'intention de plonger la ville dans un chaos destructeur grâce à un puissant hallucinogène (on reconnaîtra facilement les craintes d'une attaque bactériologique par l'anthrax). Un peu avant la fin de *Batman Begins*, Wayne contemple l'ampleur des dégâts et, sur les décombres de son manoir, il déclare vouloir tout reconstruire « à l'identique », « brique par brique », rappelant les discours de réédification sur le symbolique Ground Zero au lendemain des attentats de New York.

Christopher Nolan quitte ensuite pour un temps les superproductions pour tourner *The Prestige*. Cette adaptation du roman épistolaire de Christopher Priest s'attarde sur la rivalité entre deux prestidigitateurs du début du XIX^e siècle. Composée d'une atmosphère gothique et délétère, l'œuvre brillantissime, située en pleine époque victorienne, utilise la magie comme l'ultime perversion de l'illusion.

En 2008, le réalisateur retrouve Bruce Wayne dans un nouvel opus, *The Dark Knight*. À l'instar de *Batman Begins*, si l'on prend ce film comme symbole de l'état d'une Amérique post-11 septembre, on peut affirmer que le pays n'est visiblement

pas encore sorti de ses angoisses. Le méchant Joker interprété par Heath Ledger, décédé en janvier 2008, nous en donne la preuve. Le jeu original et baroque de l'Australien offre un personnage grimaçant de douleur où les sourires se confondent aux spasmes délirants d'un être ayant perdu tout sens de la réalité. Sur son passage, les morts s'amoncellent sans que Batman ne puisse pas y faire grand-chose, et la population est terrorisée par la folie meurtrière du psychopathe halluciné qui semble représenter l'incompréhension d'une Amérique encore sous le choc.

« On a les justiciers qu'on mérite », affirme avec amertume le patron de la police de Gotham City. Le Batman de *The Dark Knight* est ici davantage torturé. Acculé au mur, il est prêt à bafouer la justice pour combattre le mal. La fin justifie-t-elle tous les moyens ? Un lien à peine voilé avec les années très controversées de Bush fils à la Maison-Blanche et ses guerres préventives contre le terrorisme.

Le dorénavant cultissime long-métrage d'action et de science-fiction *Inception* viendra confirmer la volonté du cinéaste d'incarner les traumatismes d'une nation soudainement en proie au doute. Le héros Dom Cobb est considéré par son pays d'origine comme un terroriste et pour cette raison, il ne peut plus retourner voir ses enfants aux États-Unis qui se sont depuis barricadés dans le tout sécuritaire. Dom Cobb est un « extracteur ». Il s'infiltré dans les rêves de ses victimes afin d'en soutirer des informations cruciales.

Plus qu'un rêve, *Inception* est un cauchemar. Nous n'avons qu'à penser à cette ville fantomatique où les immeubles tombent comme des châteaux de cartes, évoquant les images mille fois vues des tours jumelles s'effondrant dans un épais nuage de cendre et de poussière. Christopher Nolan signe avec cette fiction, une authentique œuvre sur les peurs existentielles de l'Amérique avec pour corollaire cette impression constante qu'une future catastrophe n'est jamais loin de se produire.